MÉLIDORE ET PHROSINE,

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES,

Paroles du Citoyen ARNAULT, *Musique du Citoyen* MÉHUL.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre lyrique de la rue Favart, le 17 Germinal, l'an second de la République.

Prix, 30 sols.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE.

A LA CITOYENNE CONTAT.

MÉLIDORE vous est dédié, je suis payé de mon travail. J'attends avec moins d'inquiétude le jugement du public. A votre exemple, puisse-t-il accueillir ce gage d'une amitié vraie comme vos talens, méritée comme votre réputation, et non moins durable qu'elle!

ARNAULT.

PERSONNAGES.

AIMAR. } frères de Phrosine.	. . .	C. *Chenard.*
JULE. }		C. *Solié.*
MELIDORE.	. . . .	C. *Michu.*
PHROSINE.	. . . .	La C. *S. Aubin.*

Amis de Mélidore.

Domestiques de Jule et d'Aimar.

Paysans.

Matelots.

Passagers.

La Scène est à Messine et dans une île peu éloignée de cette ville.

MÉLIDORE ET PHROSINE,

DRAME LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin. Une grille ferme la scène. La mer paroît dans la perspective, qui est terminée par une isle peu éloignée.

SCÈNE PREMIÈRE.

AIMAR, PHROSINE.

DUO.

AIMAR.

NON, non, cessez de l'espérer,
Mélidore jamais ne deviendra mon frère.

PHROSINE.

Non, rien ne peut m'en séparer;
Mélidore est l'amant qu'entre tous je préfère.

AIMAR.

D'une insolente ardeur
Qu'oseroit-il attendre ?

PHROSINE.

Qui possède mon cœur,
A ma main peut prétendre.

AIMAR.

Votre main seroit en ce jour !...

PHROSINE.

Le prix du plus constant amour.

AIMAR.

Phrosine, quelle audace extrême !

PHROSINE.

Pour mon cœur, son cœur fut formé.

AIMAR.

Quels sont ses droits ?

PHROSINE.

Ses droits? il aime.

AIMAR.

Et ses titres ?

PHROSINE.

Il est aimé.

AIMAR.

J'ai peine à retenir l'excès de ma colère.

PHROSINE.

Mon amour est plus grand encor que sa colère.

AIMAR.

Indigne sœur !

PHROSINE.

Barbare frère !

AIMAR.

Non, non, cessez de l'espérer,
Mélidore jamais ne deviendra mon frère.

PHROSINE.

Non, rien ne peut m'en séparer,
Mélidore est l'amant qu'entre tous je préfère.

AIMAR.

Il est des nœuds plus doux
Que mon choix vous destine.

PHROSINE.

Il n'est qu'un seul époux
Qui convienne à Phrosine.

AIMAR.

Celui que je choisis
Compte sur ma promesse.

PHROSINE.

Celui que je chéris
Compte sur ma tendresse.

AIMAR.

A m'obéir il faut songer.

PHROSINE.

Mon cœur ne peut se dégager.

AIMAR.

J'ai peine à retenir l'excès de ma colère.

(*à part.*)

PHROSINE.

Mon amour est plus grand encor que sa colère.

AIMAR.

Non, non, cessez de l'espérer
Mélidore jamais ne deviendra mon frère.

PHROSINE.

Non, non, rien ne peut m'en séparer;
Mélidore est l'amant qu'entre tous je préfère. —

PHROSINE.

— MON frère, ah! contemplez d'un œil moins prévenu
Le digne objet de l'amour qui m'anime:
N'a-t-il donc pas à votre estime
Les droits que sur mon cœur lui donna la vertu?

AIMAR.

Il a quelques vertus, tout Messine l'assure:
Mais, né d'une famille obscure....

PHROSINE.

Il en a plus d'éclat. Eh! ne vaut-il pas mieux
Tenir ce qu'on vaut de soi-même,
Que le tenir de ses ayeux? (1)

---

(1) *On dit au théâtre :*

On l'estime, par-tout on l'aime.
Lui connoissez-vous dans ces lieux
Un rival en talent, en courage, en adresse?
Ces avantages précieux
Ont plus de droits à ma tendresse

Dans Messine on l'estime, on l'aime.
Lui connoissez-vous un égal
En courage, en grace, en adresse ?
Dans le dernier tournois il n'eut pas de rival.

AIMAR.

Il me vainquit : je le confesse,
Le Ciel sait si je m'en souviens !

PHROSINE.

Ne tient-il pas parmi nos citoyens
Le premier rang par sa richesse ?

AIMAR.

D'avantages pareils mon cœur est peu jaloux :
Qu'ils séduisent l'ame commune ;
Moi, je cherche dans votre époux
Plus de gloire que de fortune.
Tel est celui que, dans ce jour,
Un choix éclairé vous destine ;
Tel est Roland, que son rang, son amour
Rendent seul digne de Phrosine.

PHROSINE.

Qu'à mes yeux ces titres sont vains !

AIMAR.

Vous ne connoissez pas à quel point vous honore
Celui que d'injustes dédains....

PHROSINE.

Je ne connois que Mélidore.

AIMAR.

La raison, sans doute, et le temps,
Triompheront de cette résistance.

Que l'éclat qui séduit vos yeux ;
Et la vertu sur moi, peut plus que la noblesse.

AIMAR.

C'est l'un et l'autre qu'en ce jour
Mon choix éclairé vous destine :
Roland par son nom, son amour,
Est le seul digne de Phrosine.

PHROSINE.

Le temps peut bien changer les vulgaires amans,
Mais que peut-il sur ma constance ?

AIMAR.

Obéir est votre devoir :
J'ai promis votre foi.

PHROSINE.

Ma foi ! je l'ai donnée.

AIMAR.

Oubliez-vous qu'en mon pouvoir
Un père, en expirant, mit votre destinée ?
Que, seul, je puis régler de si grands intérêts ?
Qu'enfin je remplis ses projets,
Quand je presse cet hyménée ?

PHROSINE.

Ces droits que votre orgueil ose ici réclamer,
Oubliez-vous qu'un frère avec vous les partage ?
Qu'il devient mon recours, lorsque, pour m'opprimer,
Vous prétendez en faire usage ?
N'attendez rien de moi jusques à son retour.

AIMAR.

Ce retour ne tardera guère,
Et dans Messine, avant la fin du jour,
Vous aurez revu votre frère.
Loin de douter que mes projets
Soient approuvés par sa prudence,
Profitez de ces courts délais
Pour rentrer dans l'obéissance.
Quant à ce Mélidore, objet injurieux
De cette résistance étrange,
Si jamais il osoit reparoître en ces lieux,
Sa présence y seroit un outrage à mes yeux ;
Et vous savez si je me venge.

SCENE II.

PHROSINE, *seule.*

ROMANCE.

Ainsi d'un préjugé barbare
Je serois victime en ce jour !
Et l'orgueil à jamais sépare
Ceux que devoit unir l'amour.
Au sein d'une famille obscure,
Libre d'obéir à mon cœur,
Que ne te devois-je, ô Nature !
Moins de gloire et plus de bonheur.

Le nom de Roland qui m'adore,
Séduit un frère ambitieux.
Mais mon cœur trouve en Mélidore
Des titres bien plus précieux.
Lequel des deux faut-il en croire,
Ou de mon frère, ou de mon cœur ?
Le bonheur vaut-il mieux sans gloire,
Que la gloire sans le bonheur ?

L'orgueil dans les cœurs inflexibles
A donc éteint tous sentimens !
Ambitieux sont insensibles,
Amans seuls plaignent les amans.
Eh quoi ! la flamme la plus pure
Pourroit-elle avilir un cœur ?
Non : la honte est dans le parjure,
Et ma gloire est dans mon bonheur. —

— Oui, cher amant, oui, Mélidore,
De l'orgueilleux Aimar qu'importe la fureur ?
Libre, je t'ai donné mon cœur,
Esclave, hélas ! je te le donne encore.

Que dis-je, esclave? quelle erreur!
Quand ma fortune prend une nouvelle face,
Auprès de l'amitié l'amour trouvera grace.

CAVATINE.

Jule, par son retour me rend un protecteur.
Le sang des Faventins qui coule dans ses veines,
Est le moindre de nos liens.
La plus tendre amitié nous unit de ses chaînes.
Dès l'enfance, je m'en souviens,
Il n'eut de peines que mes peines,
Il n'eut de plaisirs que les miens.
Découvrons-lui mon cœur et l'amour qui m'anime:
Mon sort à sa voix doit changer;
Si c'est un frère qui m'opprime,
Un frère va me protéger.
J'entends du bruit. On vient; que vois-je! c'est lui-même!

SCÈNE III.

PHROSINE, JULE.

PHROSINE.

Jule, est-ce vous? Bonheur suprême!

JULE.

Phrosine, ma sœur, est-ce vous?
(*à part.*)
Retour trop prompt! moment que craignoit ma foiblesse!

PHROSINE.

Retour trop lent! moment si doux!
Qu'a tant desiré ma tendresse?
Mais quoi! vous vous taisez, et de profonds soupirs
Trahissent, malgré vous, le chagrin qui vous mine!
Auriez-vous, en effet, de secrets déplaisirs?
Ou n'aimeriez-vous plus Phrosine?

JULE.

Qui, moi, ne plus t'aimer ? Ah ! lis mieux dans ce cœur
Qui te cherche ensemble et t'évite.
Si tu lui fais des reproches, ma sœur,
Ne lui fais que ceux qu'il mérite.

PHROSINE.

Vous voulez vainement éluder ces aveux
Qu'il faut que ma tendresse obtienne :
Vos yeux m'apprennent tout.

JULE.

Puisqu'enfin tu le veux,
Je l'avouerai, j'ai cru voir des pleurs dans tes yeux.
Ta douleur a causé la mienne.

PHROSINE.

Ah ! Jule, il est trop vrai, les pleurs ont révélé
Le profond chagrin qui m'obsède.

JULE.

Phrosine, à ce chagrin n'est-il pas de remède ?

PHROSINE.

Il en attend de vous.

JULE.

Et tu n'as pas parlé !

PHROSINE.

D'Aimar, fier de son origine,
Vous connoissez l'orgueil et les préjugés vains !

JULE.

Je les connois, et je le plains,
Puisqu'il les préfère à Phrosine.

PHROSINE.

Il veut, charmé du vain nom de Roland,
Unir sa famille à la nôtre.
Pour forcer mon consentement,
Mon frère, il n'attend que le vôtre.

JULE.

Crois qu'il y compte vainement.
Moi, qu'à ton malheur je souscrive !

Non, non : je suis, quoi qu'il arrive,
Ton frère, et non pas ton tyran.

PHROSINE.

Pour une famille étrangère,
Pour des murs étrangers, pour de lointains climats,
Quitter cette fertile terre,
Où s'essayoient mes premiers pas !
Fuir la famille qui m'est chère !
C'est ce qu'un frère exige....

JULE.

Et ce qu'un frère
Sûrement ne souffrira pas.
Loin qu'à ce cœur dur je ressemble,
Ce n'est qu'auprès de toi que je veux respirer.
Puisqu'enfin ce jour nous rassemble,
Il ne faut plus nous séparer.

PHROSINE.

C'est tout ce que mon cœur desire.

JULE.

C'est tout ce que le mien prétend,
Lui qui ne peut connoître un autre sentiment
Que celui que Phrosine inspire.

PHROSINE.

Jamais frère ne fut aimé plus tendrement.

JULE.

Eh bien, pourquoi chercher hors de notre famille
Le bonheur qui nous est offert ?
Qui croit ailleurs le rencontrer, le perd :
Ce n'est souvent qu'un vain éclair qui brille.
Que si Phrosine me chérit,
Mon exemple la détermine :
Quand Phrosine à Jule suffit,
Que Jule suffise à Phrosine.
Je renonce à l'hymen, à tout engagement
Qui pourroit m'éloigner d'une sœur aussi chère.

PHROSINE.

Ce sentiment si doux qu'on a pour un amant,

Ne nuit pas à celui que l'on garde à son frère.

JULE.

Phrosine, vous aimez?

PHROSINE.

Oui.

JULE.

Cet aveu m'éclaire.
D'un refus qu'à mes yeux tu voulois déguiser,
Il m'apprend les causes secrettes :
Ne penses donc plus m'abuser ;
Je vois trop ce que tu regrettes.

PHROSINE.

Ah! bien loin d'user de détours,
Je veux vous découvrir mon ame.
Depuis votre départ, fixé dans ce séjour,
Pour prix de la plus vive flamme,
Mélidore obtint mon amour.
Pour combler mon bonheur, c'est en vous que jespère ;
Je dois souhaiter doublement
L'hymen qui m'uniroit au plus fidèle amant,
Sans me séparer de mon frère.

JULE.

Sans nous séparer! Ah! ma sœur,
C'est à vous que je l'entends dire!
Effroyable discours! L'amour qui vous l'inspire
Ne peut égaler ma fureur.
Sans nous séparer! Dans ton cœur,
Dans ton cœur désormais de glace,
Dis-moi, quelle sera ma place?
O souvenir doux et cruel pour moi!
Dans ton ame autrefois j'occupois la première ;
J'y régnois seul : ô jour d'effroi!
Un étranger l'occupe toute entière,
Et Jule n'est plus rien pour toi!
Jule qui n'aime rien comme il aime Phrosine!
Enfin.... ce Mélidore, objet d'un si beau feu,

Quels sont ses biens ? quelle est son origine ?....
Que m'importe.... il seroit le premier de Messine,
Qu'il n'obtiendroit pas mon aveu.

PHROSINE.

De cette aversion extrême
En vain je cherche le sujet.

JULE.

Cet hymen blesse Aimar, Phrosine : il me déplaît ;
Il doit vous déplaire de même.

PHROSINE.

Eh quoi !

JULE.

N'insistez plus, ou craignez mon courroux.

PHROSINE.

Par vous Phrosine est aussi poursuivie !
Aimar, dont votre cœur blâmoit la tyrannie,
Jule est-il plus tyran que vous ?

AIR.

JULE.

Aimar fut juste : cette ardeur,
Pour tous les deux, est un outrage.
Loin de condamner sa fureur,
Mon cœur avec lui la partage.
Que ton amant, ainsi que toi,
Craigne cette fureur extrême.
Oui, l'inflexible Aimar lui-même
Est moins inflexible que moi.
Tu pleures, coupable trop chère !
Tout peut encor être oublié.
Si ton repentir est sincère,
Déjà ton crime est expié ;
Le courroux, dans le cœur d'un frère,
Est toujours près de la pitié :
Abjure l'amour qui t'anime.

PHROSINE.

On ne se repent que d'un crime.

JULE.

Ah ! c'en est un que cette ardeur ;
Pour mon cœur elle est un outrage :
Mais, loin d'appaiser ma fureur,
Tu veux l'accroître davantage.
Que ton amant, &c. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

PHROSINE, *seule.*

De mes frères en vain j'implore la pitié.
Par orgueil, l'un me sacrifie ;
L'autre, en sa cruelle amitié,
M'immole par jalousie.
Eh ! quel autre motif des rigoureuses loix
Qu'impose un caprice funeste,
Qui lui fait proscrire à la fois
L'amant dont mon cœur a fait choix,
Et l'importun que je déteste ?
Quel espoir puis-je encor garder ?
Eh bien, Phrosine, il faut céder :
Il faut désarmer leur furie.
Renonce à Mélidore, abjure sans retour
La folle passion dont ton ame est saisie !
Qu'ai-je dit ! Je puis bien renoncer à la vie,
Mais non jamais à mon amour.

SCÈNE V.

(La nuit tombe par degrés.)

PHROSINE, MÉLIDORE.

PHROSINE.

On vient : si c'étoit lui !

MÉLIDORE.

Phrosine !

PHROSINE.

Mélidore !

MÉLIDORE.

A mes yeux plus long-temps voulez-vous vous cacher ?

PHROSINE.

Mélidore, en ces lieux que venez-vous chercher ?

MÉLIDORE.

Quand ce lieu vous possède encore,
Pouvez-vous me le demander ?
Ah ! dissipez, sans plus tarder,
Le doute affreux qui me dévore.

PHROSINE.

Nos plus doux projets sont déçus.

MÉLIDORE.

D'Aimar l'inflexible rudesse
Persisteroit dans ses refus ?

PHROSINE.

Comme Phrosine en sa tendresse.

MÉLIDORE.

Jule, plus sensible que lui,
Devoit nous prêter un appui.
Il a reparu dans Messine.

PRHOSINE.

Il a vu les pleurs de Phrosine ;
Ces pleurs ont été superflus :
Nous n'en devons plus rien attendre.

Ce jour qui vient de nous le rendre,
Ne nous rend qu'un tyran de plus.

MÉLIDORE.

Pour exciter cette rigueur extrême,
Hélas ! quel crime ai-je donc fait ?
Il ne me connoît pas.

PHROSINE.

Triste et bizarre effet
D'un transport que je n'ose approfondir moi-même !
Sa jalouse amitié, dans son égarement,
Prétend que je renonce à tout engagement.

MÉLIDORE.

Et tu te soumettrois à ce qu'il te commande !

PHROSINE.

Le Ciel sait si j'ai combattu !

MÉLIDORE.

O ma Phrosine ! m'aimes-tu ?

PHROSINE.

Mélidore me le demande !

MÉLIDORE.

Phrosine, sens-tu comme moi
Le courage qu'amour inspire ?

PHROSINE.

J'ai tout celui qu'il donne, et c'est assez te dire
Que je n'ai pas celui de renoncer à toi.

MÉLIDORE.

Eh bien, à mon projet, Phrosine, ose souscrire :
Eh ! de tes fiers tyrans qu'importent les dédains !
Il te soustrait à l'injustice.
Ton sort, qu'il met entre tes mains,
Dépend de ton courage, et non de leur caprice :
En le rejettant tu nous perds.

PHROSINE.

Quel est-il, ce projet ?

MÉLIDORE.

Sur les bords de cette isle

Qu'on voit, non loin du port, s'élever sur les mers,
Loin d'un monde ingrat et pervers,
Un pieux solitaire a fixé son asyle.
A servir les hommes, qu'il fuit,
Il a consacré sa jeunesse,
Et des secrets du Ciel, par le Ciel même instruit,
Jeune encor, d'un vieillard il montre la sagesse :
Consolateur de tous les malheureux,
Sa pitié peut finir et ta peine et la mienne.
Devant le Ciel et lui, seuls témoins de nos vœux,
Viens recevoir ma foi, viens m'engager la tienne.
J'ai su tout préparer, ainsi que tout prévoir :
Hâtons ce départ nécessaire (1).
De mes trésors dépositaire,
Un vaisseau, dans son sein prêt à nous recevoir,
Nous conduira bientôt en d'heureuses contrées,
Où l'homme, à l'homme égal, ne connoît de grandeurs
Que celles qu'aux vertus l'estime a consacrées ;

---

(1) *On dit au théâtre :*

De mes trésors dépositaire,
Un vaisseau, dans son sein prêt à nous recevoir,
Nous conduira bientôt aux rives de la France,
Dans cet intéressant climat,
Où l'homme, à l'homme égal, ne connoît plus d'éclat
Que celui des vertus et non de la naissance.
Le Français, plus grand chaque jour,
Tranquille au milieu des tempêtes,
Ordonne et dispose des fêtes
A l'hymen, ainsi qu'à l'amour.
Cette pompe, ces jeux charmeront notre flamme.
Victimes si long-temps d'une injuste fierté,
L'appareil de l'Egalité
Devient un besoin pour notre ame,
Et nous resserrerons les nœuds que je réclame
Sur l'autel de la Liberté.

PHROSINE

Ah ! combien tu me désespères !
Hélas ! que me demandes-tu ?

Où l'amour nous promet des destins plus flatteurs
Et que, de nos persécuteurs,
D'immenses mers ont séparées.

PHROSINE.

Hélas ! que me demandes-tu ?
Je le sais, dès long-temps celui que tu révères
Honoré de Messine, et même de mes frères,
A rempli ce canton du bruit de sa vertu.
Comme toi, je connois cet homme respectable,
Le consolateur et l'appui
De tout mortel que le malheur accable :
Comme toi, j'ai voulu chercher auprès de lui
Quelqu'adoucissement à mon sort déplorable ;
Mais, moins confiant qu'effrayé,
Mon foible cœur, je le confesse,
Redoute plus de sa sagesse
Qu'il n'espère de sa pitié.
Ce seroit se flatter d'une espérance vaine,
Que penser qu'à nos vœux il se rende en ce jour.
Il faut avoir senti les peines de l'amour,
Pour compatir à notre peine.

MÉLIDORE.

Ah ! de la vertu connois mieux
Le véritable caractère :
Aux autres indulgent, à soi-même sévère,
L'homme est compatissant lorsqu'il est vertueux.
De la pitié lorsque tu désespères,
Tu crois au monde entier le cœur des Faventins ;
Tu redoutes tous les humains,
Que tu juges d'après tes frères.
Dissipe ta frayeur ; de ces grands intérêts
Abandonne-moi la conduite :
Le temps presse ; il est nuit : tous nos amis sont prêts.
L'amour et l'amitié protègent notre fuite ;
Pourrois-tu douter du succès ?

FINALE.

FINALE.

DUO.

PHROSINE.

Il n'est pas temps encore ;
Qu'ose-tu demander ?

MÉLIDORE.

Cher objet que j'adore,
Garde-toi de tarder !

PHROSINE.

D'une frayeur mortelle
Tous mes sens sont saisis.

MÉLIDORE.

Le bonheur nous appelle,
Phrosine, et tu frémis !

PHROSINE.

Ah ! si je te suis chère,
Diffère ces projets.

MÉLIDORE.

Hélas ! si je diffère,
Je te perds à jamais.

PHROSINE.

Jour d'effroi ! jour d'alarmes

MÉLIDORE.

Avenir plein de charmes !
Suis-moi.

PHROSINE.

Non, jamais.

MÉLIDORE.

Qui t'arrête ?

PHROSINE.

Je ne sais.

MÉLIDORE.

Ton cœur n'est plus le même.

PHROSINE.

Tu sais trop bien s'il t'aime.

MÉLIDORE.

Viens donc, viens, suis mes pas.

PHROSINE.

Non, ne l'exiges pas.
D'une frayeur mortelle
Tous mes sens sont saisis.

MÉLIDORE.

Le bonheur nous appelle,
Phrosine, et tu frémis !

SCÈNE VI.

PHROSINE, MELIDORE, AIMAR.

TRIO.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

Sous les ténèbres les plus sombres,
Astres brillans, éclipsez-vous.
O nuit ! viens couvrir de tes ombres
Et notre fuite et les jaloux.

AIMAR.

La nuit vous prête en vain ses ombres :
Rien n'échappe à mes yeux jaloux.

PHROSINE.

Quel bruit a frappé mon oreille !
Quels accens sortent de ces bois !

MÉLIDORE.

Déjà ta crainte se réveille.

PHROSINE.

J'ai cru du fier Aimar reconnoître la voix.

Ensemble.

D'une frayeur mortelle
Tous mes sens sont saisis.

MÉLIDORE.

Le bonheur nous appelle,
Phrosine, et tu frémis !

AIMAR.

Couple ingrat et rebelle,
Tous vos pas sont suivis.

(Aimar les observe, et finit par se placer près de la grille, qu'il a fermée.)

PHROSINE.

Jour d'effroi ! jour d'alarmes !

MÉLIDORE.

Avenir plein de charmes !
Suis-moi.

PHROSINE.

Non, jamais.

MÉLIDORE.

Qui t'arrête ?

PHROSINE.

Je ne sais.

MÉLIDORE.

Ton cœur n'est plus le même.

PHROSINE.

Tu sais trop bien s'il t'aime.

MÉLIDORE.

Viens donc, viens, suis mes pas.

PHROSINE.

Non, ne l'exiges pas.

MÉLIDORE.

Eh bien, restez, cruelle,
Et trahissez votre serment.

PHROSINE.

Mon cœur le renouvelle.

MÉLIDORE.

Et mon cœur vous le rend.
Vous voulez que je meure ;
Soyez contente.

PHROSINE.

Tu me fuis !

MÉLIDORE.

Je vais mourir.

PHROSINE.

Hélas ! demeure.
Cruel, tu le veux ; je te suis.

PHROSINE, MÉLIDORE.

Amour, sois notre guide
En ce moment d'effroi :
Rassure un cœur timide
Qui s'abandonne à toi.

Ensemble.

AIMAR.

Vengeance, sois mon guide
En ce moment d'effroi.
Couple ingrat et perfide,
Malheur, malheur à toi !

AIMAR.

Crains la fureur qui me dévore :
Arrête, traître, et défends-toi.

MÉLIDORE.

Ah ! quelle fureur vous dévore ?
Aimar, que voulez-vous de moi ?

PHROSINE.

Fuis, ah ! fuis, mon cher Mélidore ;
Mon cœur succombe à son effroi.
Réprimez cet affreux transport,
Ou que sur moi seule il retombe.
Quel que soit celui qui succombe,
Sa mort amenera ma mort.

MÉLIDORE.

Aimar !

AIMAR.

Défends-toi.

PHROSINE.

Mélidore ?

MÉLIDORE.

Aimar !

PHROSINE.

Arrêtez....

AIMAR.

Défends-toi.

PHROSINE.

Ah ! tigres, épuisez sur moi
Cette rage qui vous dévore.

(*Ils se battent.*)

SCÈNE VII.

(Les amis de Mélidore enfoncent la grille et accourent : Aimar tombe.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Dieux !

PHROSINE.

Qu'as-tu fait, téméraire !
Quel sang a répandu ta main ?

MÉLIDORE.

Par la rage aveuglé, ton frère
Lui-même s'est percé le sein.

LE CHŒUR.

Crains de différer davantage :
Le temps presse ; un vaisseau t'attend.
Quelque grand que soit ton courage,
Le péril est encor plus grand.

PHROSINE.

Fuis de cette terre sanglante.

MÉLIDORE.

Phrosine, tu dois me haïr ?

PHROSINE.

Ta présence ici m'épouvante.

MÉLIDORE.

Hélas ! je n'ai plus qu'à mourir.

PHROSINE.

Sauve tes jours, je te l'ordonne :
C'est assez d'un frère à pleurer.

MÉLIDORE.

Ah ! s'il faut que je t'abandonne,
Ici j'aime mieux expirer.

LE CHŒUR *des amis de Mélidore.*

Crains de différer davantage :
Le temps presse ; un vaisseau t'attend.

Quelque grand que soit ton courage,
Le péril est encor plus grand.
(*Ils l'entraînent.*)

SCÈNE VIII.

JULE, PHROSINE, Domestiques de Jule, *portant des flambeaux.*

LE CHŒUR.

CHERCHONS, sans tarder davantage,
D'où provient ce bruit que j'entends.
Au fond de ce sombre bocage,
Qui pousse ces gémissemens ?

JULE, *à Phrosine.*

Pourquoi ce désespoir ?

PHROSINE.

Mon frère ?

JULE.

Vous pleurez !

PHROSINE.

Déplorable sort !

JULE.

Que vois-je? Aimar couché sur la poussière !
Mon frère ! ô mon frère ! il est mort.

TOUS.

Il est mort !

JULE.

Mais quoi ! ses yeux s'ouvrent encore !
J'ai senti palpiter son cœur !

AIMAR, *péniblement.*

Jule.... tu seras mon vengeur....

JULE.

Sur qui doit tomber ma fureur ?

Qui t'assassina ?

AIMAR.

Mélidore.

(*il retombe.*)

TOUS.

Mélidore !

JULE.

Mélidore ! ô forfait ! ô trop juste courroux !
Perfide assassin ! qu'il périsse.

LE CHŒUR.

Qu'il périsse !

JULE.

Et vous, ma sœur, vous, sa complice,
Venez le voir expirer sous nos coups.
Sa mort sera votre supplice.

LE CHŒUR.

Qu'il tombe expirant sous nos coups !
Qu'il périsse !

PHROSINE.

Du malheur vous voyez les coups.
J'en atteste votre justice ;
Mélidore n'est pas plus coupable que vous.

JULE.	PHROSINE.
Mélidore ! ô forfait ! ô trop juste courroux !	Hélas ! si rien ne peut fléchir votre courroux,
Perfide assassin ! qu'il périsse.	Qu'avec lui Phrosine périsse.
Cruelle ! et vous, vous sa complice,	Je ne suis que trop sa complice.
Venez le voir expirer sous nos coups ;	Frappez, frappez, je me livre à vos coups ;
Que sa mort soit votre supplice.	La vie est mon plus grand supplice.

LE CHŒUR.

Mélidore ! ô forfait ! ô trop juste courroux !
Perfide assassin ! qu'il périsse.
Phrosine seroit sa complice !
Qu'elle le voie expirant sous nos coups :
Que cette mort soit son supplice.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le rivage de la mer. Une grotte taillée dans un rocher et praticable occupe le devant de la scène : on y distingue des meubles grossiers. La ville de Messine ferme la perspective.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELIDORE.

AIR.

Du mal affreux qui me dévore
Rien ne peut calmer la rigueur ;
L'espérance a fui de mon cœur,
Et mon amour y reste encore.
Ce n'est qu'à mon dernier soupir
Qu'il faut espérer qu'il en sorte :
Par-tout en vain je veux le fuir,
Par-tout avec moi je l'emporte.
Que l'aspect de ces lieux est pénible à mon cœur !
C'est ici qu'avec moi Phrosine dût se rendre ;
C'est ici qu'elle dût couronner un bonheur
Qu'il ne m'est plus permis d'attendre.
Souvenir qui fais mon tourment !
Espoir long-temps si plein de charmes !
Malheur ou crime d'un moment,
Que vous me coûterez de larmes !

O TOI, qui, dans ces lieux as trouvé le repos ;
Toi, qui vois du même œil, du haut de ce rivage,

Les caprices du sort, l'inconstance des flots,
Vertueux habitant de cet antre sauvage,
Daignes m'associer à tes pieux travaux ;
Aides-moi, s'il se peut, à supporter des maux
Qui sont plus forts que mon courage.
Mais quoi ! le solitaire est absent de ces lieux !
Que vois-je ! quel écrit s'est offert à mes yeux !
(*il lit.*)
« La mort a fermé ma paupière.
» J'ai perdu ce jour qui te luit.
» Toi, qu'ici le hazard conduit,
» Ne rejette pas ma prière.
» Dès long-tems, de ma foible main,
» J'ai dans cet antre souterrain,
» Creusé ma retraite dernière.
» Dépose une vaine poussière
» Dans ce froid séjour de la paix ;
» Et, maître de cet hermitage,
» Dès ce moment ton héritage,
» Accepte bienfaits pour bienfaits.
» C'est un abri contre l'orage.
» L'infortune y fixa mes pas.
» Crois-moi, ne le dédaigne pas,
» Si l'infortune est ton partage.
» Le malheur, ce fardeau pesant,
» Mon fils, accable doublement
» Celui qu'il ne peut rendre sage ».

AIR.

Oui, je serai ton héritier :
De mes soins, oui, tu peux attendre
Ce service unique et dernier.
Puisse-t-on bientôt me le rendre !
La mort n'a rien d'affreux pour moi ;
C'est le seul bonheur que j'envie :
Loin de la voir avec effroi,

Je n'ai d'horreur que pour la vie.
Hommes aveuglés ou méchans,
Adieu ; pour jamais je vous quitte :
Et vous, fastueux ornemens,
Vous ne convenez plus au séjour que j'habite ;
Et ma douleur veut d'autres vêtemens.

(il entre dans la grotte.)

(Pendant ce monologue, des paysans viennent de tous côtés apporter des présens à l'hermite, et se tiennent à quelque distance de la grotte sans oser y pénétrer.)

SCENE II.

CHŒUR DE PAYSANS.

Homme charitable, homme sage,
Pour qui le ciel est sans secrets,
Toi qui nous obtiens ses bienfaits,
Souffre avec toi qu'on les partage.

UN SEUL.

C'est toi, dans mes champs épuisés,
Qui fit renaître l'abondance.

UN AUTRE.

Entre mes enfans divisés
Tu ramenas l'intelligence.

UN JEUNE HOMME et UNE JEUNE FILLE.

Tu fléchis d'austères parens,
En faveur de deux cœurs fidèles.
Ces deux époux reconnoissans
T'offrent ce nid de tourterelles.

LE CHŒUR.

Homme charitable, homme sage,
Ces biens sont dus à tes avis :
Toi, permets, s'ils ont quelque prix,
Que l'amitié te les partage.

SCÈNE III.

Les précédens, JULE.

JULE.

Amis, est-ce sous ce rocher
Que demeure le solitaire ?

UN PAYSAN.

Oui. Mais il est absent. Il ne vient pas chercher
De notre affection le tribut ordinaire

UN AUTRE.

Et pour nous et pour lui ce tribut est bien doux ;
Car c'est de nos mains, voyez-vous,
Qu'il accepte sa subsistance.
Par intérêt et par reconnoissance,
Nous soignons notre bienfaiteur :
Nous prolongeons notre bonheur,
En prolongeant son existence.

JULE.

C'est bien ; mais dans ces lieux laissez-moi pénétrer :
De l'un à l'autre bout j'ai parcouru cette isle.
S'il eût porté ses pas sur la plage stérile,
Mes pas l'eussent dû rencontrer.
Sans doute qu'il médite au fond de cet asyle (1) ?

LE PAYSAN.

En ce cas, gardez-vous d'entrer :
C'est alors qu'il est en prière,
Que le Ciel avec lui daigne s'entretenir,
Et, par faveur particulière,
A ses regards dévoiler l'avenir.

---

(1) *On dit au théâtre :*

UN PAYSAN.

Il vient.

JULE.

Il lit dans l'avenir ?

LE PAYSAN.

Nous en avons la preuve ;
De ses prédictions on ne sauroit douter.

JULE.

J'en viens faire aujourd'hui l'épreuve :
Sans plus tarder je le veux consulter.

SCÈNE IV.

Les précédens, MELIDORE.

MÉLIDORE, *enveloppé dans une robe brune.*

Que voulez-vous ?

UN PAYSAN.

Loin de notre rivage,
Nous venons sur ces bords exprès pour vous porter
De la reconnoissance un foible témoignage.
Veuillez ne pas le rejetter.

MÉLIDORE.

Mes vœux seuls peuvent m'acquitter ;
Enfans, puisse le ciel exaucer ma prière !
(*à Jule.*)
Et vous, qu'exigez-vous de moi ?

JULE.

Conduit par vos vertus, je viens à votre foi
Confier le destin d'une famille entière.

MÉLIDORE.

Eh ! que puis-je pour elle ?

JULE.

Arrêter d'un seul mot
Les malheurs qui, sur nous, sont prêts à se répandre.

MÉLIDORE.

Quels sont-ils ?

JULE.

Ordonnez qu'on s'éloigne, et bientôt
Plus clairement je vais me faire entendre.

CHŒUR.

(*Le chœur s'éloigne au signe que lui fait Mélidore, en reprenant* Homme charitable, &c.)

SCENE V.

JULE, MELIDORE.

MÉLIDORE.

Ah ! puissé-je de vous détourner le danger :
Parlez. Du vain siècle où nous sommes,
J'ai sans peine abjuré le charme passager ;
Mais je suis homme, et ce qui tient aux hommes
Ne peut rien m'offrir d'étranger.

JULE.

Un tel discours suffiroit pour convaincre
Un cœur moins pénétré de vos perfections.
Ah ! dans l'âge des passions,
Comment faites-vous pour les vaincre ?

MÉLIDORE.

Eh ! quel homme est exempt de leurs illusions ?

JULE.

Parmi les citoyens dont s'honore Messine,
Vous connoissez les Faventins ?

MÉLIDORE.

Les Faventins ! ah ! que devient Phrosine ?

JULE.

Elle a déshonoré de si brillans destins,
Et démenti son origine.

MÉLIDORE.

Phrosine !

JULE.

Un vil aventurier,
Connu par sa richesse, et plus par son audace...

Mon père, à cette antique race,
Avoit prétendu s'allier.
Mon frère Aimar....

MÉLIDORE.

C'est Jule !

JULE.

Aimar surprit le traître
Alors qu'il enlevoit cette perfide sœur !
Ce crime s'expioit, lorsque du ravisseur
On a vu les amis paroître :
En vain, par le grand nombre Aimar environné,
Dans l'extrême péril montre un courage extrême,
Sous les yeux de Phrosine même,
Bientôt il tombe assassiné !

MÉLIDORE.

Assassiné ! quelle imposture !

JULE.

Par tous nos serviteurs ces faits sont avérés.

MÉLIDORE.

Vous m'imposez, ou bien vous ignorez
Les détails de cette aventure.
Je connois Mélidore et ses tristes amours ;
Je sais que, provoqué par votre orgueilleux frère,
Il mit tous ses efforts à défendre ses jours,
En épargnant son adversaire.
Le seul Aimar, par la rage emporté,
De sa propre fureur est tombé la victime :
Sur le fer menaçant il s'est précipité ;
Et le coup qui lui fut porté,
Fut bien plus un malheur qu'un crime.
Moins à plaindre cent fois s'il avoit pu périr,
Dans ce coup, Mélidore a trouvé sa ruine :
Ne valoit-il pas mieux mourir,
Que perdre le cœur de Phrosine ?

JULE.

Ah ! loin qu'il en soit détesté,

La perfide jamais ne l'aima davantage.

MÉLIDORE.

Que dites-vous !

JULE.

La vérité.
Si vous n'en croyez pas ma rage,
Peut-être en croirez-vous l'aveu
Que, dans son désespoir extrême,
Ici doit vous faire, avant peu,
L'ingrate Phrosine elle-même.

MÉLIDORE.

Quoi ! Phrosine viendroit ici ?

JULE.

Elle vient vous ouvrir son ame,
Vous avouer sa criminelle flamme.
Vous pouvez tout encor sur ce cœur endurci ;
Que votre sagesse l'éclaire :
Ce n'est plus qu'en vous que j'espère.
Descendu parmi les rochers
Qui bordent le nord de cette isle,
J'ai dû vous prévenir, avant que les nochers
Aient trouvé pour Phrosine un abord plus facile.

MÉLIDORE.

Elle peut compter sur ma foi :
Sans plus différer qu'elle vienne.
Votre tendresse, croyez-moi,
N'est pas plus vive que la mienne.

JULE.

Ah ! daignez joindre à ce bienfait
Une faveur plus grande encore.
L'affront que nous fait Mélidore
Ne se peut pardonner jamais.
Aimar, qu'enchaîne sa blessure,
A remis à mon bras le soin de se venger.
Ce n'est qu'ainsi que je puis soulager
Les affreux tourmens qu'il endure.

Je n'en puis douter maintenant ;
Je le vois, à la connoissance
Que vous avez d'un fait passé si récemment,
Il n'est pas de mystère avenir ou présent,
Qui ne soit apperçu de votre intelligence.

D U O.

J U L E.

Livrez ce Mélidore à mon juste courroux :
Apprenez-moi quels lieux me cachent ma victime.

M É L I D O R E.

Ne vous suffit-il pas du malheur qui l'opprime ?

J U L E.

Son sang peut seul calmer la fureur qui m'anime.

M É L I D O R E.

La jalousie est moins implacable que vous.

J U L E.

Tel est le sentiment que j'ai pour la rebelle.
L'amitié n'est pas plus fidelle ;
Mais l'amour n'est pas plus jaloux.

M É L I D O R E.

Ensemble.
O tendresse ! ô bonheur suprême !
Phrosine, je te reverrai !

J U L E.

O vengeance ! ô douceur extrême !
Perfide, je te punirai.

A la fureur qui me domine
Livre ce lâche séducteur.

M É L I D O R E.

De la malheureuse Phrosine
Appaisons d'abord la douleur.

Ensemble.
O tendresse, &c.

J U L E.

O vengeance, &c.

Jusque dans la nuit des tombeaux
Ma vengeance iroit le poursuivre.

M É L I D O R E.

MÉLIDORE.

Abîmé dans le sein des eaux,
Mélidore a cessé de vivre.
(*ensemble.*)
Mélidore a cessé de vivre.

SCÈNE V.

Les précédens, PHROSINE.

PHROSINE.

Il est mort ! j'expire moi-même.

MÉLIDORE.

Phrosine mourante à mes pieds !

JULE.

Vous l'entendez, et vous voyez
Si pour le séducteur son amour est extrême !

MÉLIDORE.

Le ciel et l'amitié vous prêtent leur appui.
Phrosine !

PHROSINE *égarée.*

Quelle voix a frappé mon oreille !
C'est ta voix, Mélidore.

JULE.

Elle n'entend que lui.

MÉLIDORE.

Que votre raison se réveille ;
Calmez cet affreux désespoir.

PHROSINE *égarée.*

Me trompez-vous, mes yeux ? Te reverrai-je encore !
Oui, c'est toi, c'est toi Mélidore !

JULE.

Sa folle passion par-tout le lui fait voir.

MÉLIDORE.

Ah, Jule ! ah, modérez ces fureurs indiscrètes !
Phrosine, revenez à vous.

Regardez-moi, regardez-nous;
Voyez qui vous entoure et dans quel lieu vous êtes.

PHROSINE.

Où suis-je, hélas!

JULE.

Ouvrez les yeux.
N'êtes-vous pas auprès de votre frère?

PHROSINE.

Mon frère et vous... et vous, mon père,
A mon égarement pardonnez tous les deux.
Oui, je venois chercher un remède à ma peine;
Mais vous voyez trop qu'il me fuit,
Et que mon espérance est vaine.
Mélidore en effet jusqu'ici me poursuit:
Laissez-moi l'éviter encore.

MÉLIDORE.

Eh quoi! seroit-il en ces lieux,
Tous pleins de l'être que j'adore,
Rien qui puisse offenser vos yeux?

PHROSINE.

Je n'y puis rester davantage (1).

JULE.

Ma sœur, il faut y demeurer,
Et remplir sans différer
L'objet de votre voyage.
Suivez les conseils de ce sage;
Parlez-lui sans détours: il connoît votre erreur.
Son intelligence suprême
Avoit prévu notre malheur,

---

(1) *On dit au théâtre:*

JULE.

Ma sœur, ne redoutez rien;
Commencez cet entretien,
L'objet de votre voyage.
(*à Mélidore, en sortant.*)
Je remets en vos mains et son sort et le mien.

Et dans votre coupable cœur,
Il lit aussi bien que vous-même.

PHROSINE, *voulant sortir.*

Il est un bien plus sûr moyen
Pour retrouver la paix.

JULE, *la retenant.*

Et qu'auriez-vous à craindre?
Restez : c'est à moi seul à fuir un entretien
Que ma présence peut contraindre.
(*à Mélidore, en sortant.*)
Je remets en vos mains et son sort et le mien.

SCÈNE VI.

MELIDORE, PHROSINE.

MÉLIDORE.

CRUELLE! ainsi vous fuyez Mélidore,
Quand le Ciel veut nous rapprocher!

PHROSINE.

Dans l'excès de nos maux, peut-on me reprocher
D'en vouloir éviter de plus affreux encore?

MÉLIDORE.

Le plus affreux, hélas! c'est de nous séparer.

PHROSINE.

C'est de nous retrouver! Par quel malheur extrême
Est-ce de vous que je viens implorer
De la force contre vous-même?

MÉLIDORE.

Celui près de qui, comme vous,
Je cherchois un remède au chagrin que j'endure,
De l'inflexible mort a ressenti les coups,
Et de mes mains reçu la sépulture.
Pour prix de ce bienfait, nommé son successeur,
J'en ai reçu, Phrosine, avec un grand exemple,

Et cet habit, conforme à l'état de mon cœur,
Ce roc, où fut un antre, et qui devient un temple.

PHROSINE.

Evénement fatal !

MÉLIDORE.

Heureux événement !
Bien heureux, puisqu'il nous rassemble.

PHROSINE.

La douleur du départ va payer chèrement
Cet instant de bonheur que nous passons ensemble.

MÉLIDORE.

Tu parles de m'abandonner !
En ces lieux même, où l'hyménée
De ses nœuds à jamais devoit nous enchaîner !
Que m'avois-tu promis ?

PHROSINE.

Hélas ! la destinée
Se rit de ma parole et de nos vains projets ;
Et je n'ai plus que les regrets
De te l'avoir en vain donnée.

MÉLIDORE.

Vas, nos projets n'auront pas été vains,
Si tu veux tenir ta promesse.
On peut tout quand on aime ; et dans cette détresse
Notre sort tout entier est encor dans nos mains.

PHROSINE.

Jule de sa présence à toute heure m'assiége :
Par lui tous mes pas sont suivis.
Qu'espères-tu ?

MÉLIDORE.

Le Ciel qui nous a réunis
M'inspire comme il nous protège.
Je veux de ta prison tenter encor l'accès.
Instruit par nos mésaventures,
Je prendrai de telles mesures,

Que nous pouvons croire au succès,
Dès aujourd'hui, sans tarder davantage.

PHROSINE.

Comment sortirois-tu de cette isle sauvage?
Il n'est sur ce rocher d'autre habitant que toi.
Le voyageur avec effroi
Apperçut toujours cette plage.
Le prudent pilote la fuit;
Et l'on n'y fut jamais conduit
Que par l'amour ou le naufrage.

MÉLIDORE.

L'amour m'y conduisit; l'amour doit m'en tirer:
C'est lui qui vient de m'inspirer
L'audacieux projet où mon espoir se fonde.
Maître de l'univers, il est maître de l'onde.
Léandre oubliant Abydos,
A travers la vague écumante,
Sur les rivages de Sestos,
Alloit retrouver son amante.
Si, pour l'insensibilité,
Ce récit paroît incroyable,
Justifions la vérité,
Ou réalisons une fable.
L'amour me soumettra les flots
De cette mer tranquille ou courroucée.
Cette nuit, ton amant aura franchi ces eaux,
Que, le jour, franchit sa pensée.

PHROSINE.

Ah! tant d'amour doit l'emporter.
De vains ménagemens me rendroient-ils parjure?
Non, non; c'est trop les écouter.
Ils n'ont pas triomphé d'une flamme aussi pure;
Mais ce que tu conçus, je veux l'exécuter.

MÉLIDORE.

Phrosine, à mon amour tu ferois cette injure!

PHROSINE.

Je le puis seule.

MÉLIDORE.

Ah ! pourquoi m'affliger?
C'est à moi de tenter cette pénible route ;
Le droit m'en appartient.

PHROSINE.

Je le puis sans danger;
Le droit m'en appartient sans doute.
Apprends, depuis qu'Aimar fut blessé par ton bras,
Que des gens affidés, en tous lieux, à toute heure,
En armes, suivent tous mes pas
Et gardent ma triste demeure.
A leurs yeux vigilans tu n'échapperois pas.
Mais pour fuir sans être apperçue,
Ce canal où souvent je m'exerce à nager
Avec Aly ma compagne assidue,
Et que jusqu'à la mer on voit se prolonger,
M'offre encore une heureuse issue.
Un pilote, gagné par l'or,
Dans tes bras, cette nuit, conduira ton amante,
Si-tôt que d'un fanal, la clarté bienfaisante,
Au sein de ces rochers m'aura montré le port.

MÉLIDORE.

A ce projet, ah! tout mon cœur s'oppose.

PHROSINE.

Par lui seul aujourd'hui notre sort peut changer.

MÉLIDORE.

Dans un bonheur qui t'expose
Je ne vois que ton danger.

FINALE.

PHROSINE.

De la mer et des cieux que l'aspect te rassure.
Vois ce calme des élémens ;
Ce n'est pas à deux vrais amans
A rien craindre de la nature.

MÉLIDORE.

Eh bien, je souscris à tes vœux ;
Mais toi-même aux miens sois propice.
Avant de nous quitter, consens que de ses nœuds
L'hymen en ces lieux nous unisse.

PHROSINE.

Qui recevra notre serment?

MÉLIDORE.

Si la mort a couvert de son voile funeste
Le témoin qu'exigeoit ce saint engagement,
En avons-nous moins pour garant
Le ciel que mon amour atteste?

(*Mélidore, Phrosine dans la grotte; Jule sur le sommet du rocher dans lequel elle est taillée : des Matelots dans le fond de la scène.*)

MÉLIDORE.

Je serai toujours, je le jure,
Et ton amant et ton époux.
Ciel! protége des nœuds si doux,
Formés par la simple nature.

PHROSINE.

Devant toi, grand Dieu, je le jure,
Mon amant devient mon époux.
Sois garant de ces nœuds si doux,
Formés par la simple nature.

JULE.

Est-ce en vain que je vous abjure,
Affreux transports d'un cœur jaloux?
Fuyez-moi : que me voulez-vous?
Vous faites frémir la nature.

CHŒUR DES MATELOTS.

Partons sans tarder,
Le vent nous seconde;
Voyez se rider
La face de l'onde.
Partons sans tarder.

JULE.

Du départ voici le moment.

MÉLIDORE.

Tu pars!

PHROSINE.

Il faut que je te quitte.

(*Ensemble.*)

Bonheur ! que tu viens lentement !
Bonheur ! ah ! que tu passes vîte !

Chœur des matelots.

Usons du beau temps,
Craignons la tourmente.
L'onde est inconstante ;
Les vents sont changeans.

JULE.

Phrosine !

PHROSINE.

Mon frère m'appelle.

MÉLIDORE

Phrosine !

PHROSINE.

Crains de m'arrêter.

JULE.

Partons.

MÉLIDORE.

Tu fuis !

PHROSINE.

Ton épouse fidelle
Te rejoindra bientôt, pour ne plus te quitter.

Chœur général.

Partons sans tarder,
Le vent nous seconde :
Voyez se rider,
La face de l'onde.

(*Phrosine, accompagnée de Jule, remonte sur la barque qui l'à amenée ; Mélidore, du sommet d'un rocher, la suit des yeux, et chante avec le chœur.*)

Aplanis-toi, vague mutine :
Fuyez, Autans. Zéphyr léger,
C'est à toi seul à protéger
Le vaisseau qui porte Phrosine.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente le rivage de la mer : d'énormes rochers avancent dans les flots et occupent une partie du fond de la scène ; sur le plus élevé d'entre eux est placé un fanal.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELIDORE, *seul, allumant le fanal.*

RONDEAU.

RANIMEZ l'espoir dans mon ame,
Astre d'amour, heureux flambeau :
Brillez de la plus vive flamme,
Brûlez d'un feu toujours nouveau.
A Phrosine, dont le courage
Affronte les flots et la mort,
Par votre éclat sur ce rivage
Montrez le bonheur et le port.

O ciel ! que mon cœur imploroit,
Quand son départ causoit ma peine,
Ajoute à ton premier bienfait :
Un doux zéphyr me l'enlevoit ;
Qu'un doux zéphyr me la ramène.

Ah ! que l'amour est intrépide !
Seule, au milieu des matelots,
Une femme foible et timide,
Qui n'a que ce fanal pour guide,
Affronter la nuit et les flots ?...

MÉLODRAME.

Jamais nuit ne fut plus obscure !
D'où vient que je desire et je crains tour à tour ?
Rassurons-nous : tout dort dans la nature ;
Oui, tout, hors la haine et l'amour !
Frères cruels ! amante inestimable et rare !
Voici l'heure où ton sort aux flots est confié,
Où la nef qui te porte a franchi la moitié
Du court trajet qui nous sépare....
Brûlans desirs, modérez-vous.
Un moment, un moment encore,
Et l'amour réunit, en dépit des jaloux,
L'amante à son amant, l'épouse à son époux,
Ma Phrosine à son Mélidore !
D'où vient qu'aucun astre ne luit,
Et que l'obscurité redouble ?
Est-ce donc mon œil qui se trouble ?
Est-ce la foudre ? O formidable bruit
Qui retentit dans mon ame craintive !
Ne vois-je pas de tous côtés
Des matelots épouvantés,
En foule aborder cette rive ?

SCÈNE II.

MÉLIDORE, Chœur de Passagers.

(Plusieurs Matelots abordent précipitamment et se refugient dans les rochers.)

CHŒUR.

Des vents mutinés,
La fureur soulève
Les flots déchaînés.
L'orage s'élève !
Le ciel obscurci,
Gronde sur nos têtes.

Cherchons un abri
Contre les tempêtes.
(Ils se dispersent.)

SCÈNE III.

MÉLIDORE, *seul.*

RÉCITATIF.

AMANTE infortunée, amant plus malheureux !
Ah ! rejettes mes premiers vœux,
Enchaîne Phrosine à la terre.
S'il en est temps encore, ô Ciel ! que ton tonnerre
Porte l'oubli de moi dans son cœur effrayé ;
Et contre mon bonheur, suscite, par pitié,
Jusqu'à la haine de son frère.
(Il observe du haut d'un rocher.)
O terreur ! que vois-je approcher !
Un esquif, battu par l'orage,
Est poussé contre ce rivage !
Évite, évite ce rocher !....
Je frémis d'horreur et de joie !
Ciel, qui nous protèges encor,
Ne permets pas que ce trésor
De l'onde à mes yeux soit la proie....
Et je ne puis la secourir !
O tourment ! ô bonté divine !
Le rivage a reçu l'esquif prêt à périr ;
Quelqu'un en sort.... courons.... dieux ! ce n'est pas Phrosine.

SCÈNE IV.

MÉLIDORE, JULE, *portant un flambeau éteint.*

MÉLIDORE.

Quel es-tu ? d'où viens-tu ? sur ce funeste bord,
Malgré cet effroyable orage,
Qui te peut amener ?

JULE.

Ma rage.

MÉLIDORE.

Qu'y viendrois-tu chercher ?

JULE.

La mort.

MÉLIDORE.

Je te plains. A ce point qui déteste son sort,
Est ou malheureux, ou coupable.

JULE.

Le crime, le malheur, le désespoir m'accable.
Je suis Jule.

MÉLIDORE.

Et quoi ! Jule en ce moment d'effroi !
Lorsque Phrosine a besoin de son frère,
Vous avez pu quitter une sœur aussi chère?

JULE.

Elle n'a plus besoin de moi.

MÉLIDORE.

Comment ?

JULE.

Tu vois bien, solitaire,
Sur ce rocher, ce fanal élevé ?

MÉLIDORE.

Dieux ! par un coup de vent, il vient d'être enlevé !

JULE.

Qu'importe, il devient inutile.

MÉLIDORE.

Inutile ! qu'entendez-vous ?

JULE.

Mélidore, cru mort par nous,
Est retiré dans cette isle.

MÉLIDORE.

Qui l'a dit?

JULE.

Ma cruelle sœur,
Qui, tandis qu'en ces lieux je te faisois connoître
Le vœu de sa famille, et les crimes du traître,
Entretenoit son ravisseur.

MÉLIDORE.

Un grand événement sans doute
Révéla le secret?

JULE.

Ecoute.
Dans une barque, cette nuit,
Avec Aly, pour toute suite,
Phrosine s'échappoit : un pilote, séduit
A prix d'argent, favorisoit sa fuite.
L'éclair réfléchi par les flots,
La mer qui s'enfle et se mutine,
Les éclats du tonnerre, accru par les échos,
Font tout-à-coup changer les matelots ;
Mais ne font pas changer Phrosine.
Aly, dit-elle, en voyant leur effroi,
C'est de nous qu'il faut tout attendre :
Quand je puis trouver tout en moi,
Des autres dois-je encor dépendre ?
Nager, pour moi, jusqu'à ce jour,
Ne fut qu'un exercice aussi vain que facile :
Tournons au profit de l'amour
Un art trop long-temps inutile.
Sur l'autre bord, ce fanal éclatant
Est l'astre qui me guide au milieu de l'orage.

Le trajet est peu long ; j'ai beaucoup de courage,
Et Mélidore enfin m'attend.
Le dire et s'élancer dans le grouffre écumant
N'est qu'une même chose à l'amour qui l'enivre.
Aly, dans son étonnement,
Ne peut l'arrêter ni la suivre.
Auprès du lit d'Aimar elle accourt en tremblant:
Soudain j'ai pénétré l'effroi qui la dévore;
J'apprends en quel affreux danger
Phrosine vient de se plonger,
Pour rejoindre son Mélidore.
En proie à mille soins divers,
Dans un fragile esquif aussi-tôt je me jette,
Et, muni d'un flambeau, je la suis sur les mers,
Malgré la nuit et la tempête.
L'orage déchaîné rugit autour de moi.
Sœur insensée ! enfin je l'apperçoi;
Tantôt, sur leurs plus hautes cimes
Les flots la portoient jusqu'aux cieux,
Et les vagues, tantôt, la plongeoient, à mes yeux,
Dans d'épouvantables abymes.

MÉLIDORE.

Ah !

JULE.

Tu frémis.

MÉLIDORE.

Achève, achève.

JULE.

La pitié
A cet aspect saisit mon ame.
Ses dédains, son audace et sa coupable flamme,
J'en atteste le ciel, j'avois tout oublié.
Par l'éclat du flambeau guidée,
Phrosine avoit tourné soudain,
Vers la nef, qui par elle alloit être abordée;
Déjà je lui tendois la main. . . .
« O mon amant ! ô mon cher Mélidore !

» Est-ce toi ?.... ». Ce nom, que j'abhorre,
M'a rendu ma fureur prête à s'évanouir.
Qu'il vienne donc te secourir,
Cet amant que ton cœur implore !
Et retirant ce bras qui repoussoit la mort,
Je plongeai, moins cruel que l'ingrate peut-être,
Ce flambeau, dont l'éclat m'avoit fait reconnoître,
Dans les flots, qui bientôt m'ont jetté sur ce bord.

MÉLIDORE.

Tu te dis son frère, barbare !
Vas, tu n'es que son assassin ;
Mais tu nous sépare en vain.
Si le seul trépas nous sépare.
Ta sœur ne m'aura pas imploré vainement ;
La sauver ou périr avec ce qu'il adore,
Partager son destin jusqu'au dernier moment,
Voilà l'unique espoir qui reste à Mélidore (1).

(*Il sort.*)

---

(1) *Au théâtre on dit :*

SCENE V.

JULE.

Lui, Mélidore, lui, cet amant que j'abhorre
Que m'a-t-il dit quand il a fui ?
La vérité terrible, épouvantable ;
La vérité qu'une voix formidable
M'avoit déjà dit avant lui !...

SCENE V.

JULE.

En croirai-je ses derniers mots?
Mélidore impuni, sortir de ma présence!
Mélidore! ah! ton cœur plus encor que les flots
M'a répondu de ma vengeance.
Me venger! et de quoi? de mes affreux transports.
Le motif est-il donc l'excuse?
Aimar en trouveroit dans l'orgueil qui l'abuse:
Je fus sans préjugés; puis-je être sans remords?
(*Jettant son flambeau.*)
Loin de moi ce flambeau témoin d'un parricide.
Mais ils osoient me jouer! mais ils s'aimoient! Frémis,
Frémis, couple ingrat et perfide,
Pour jamais cette fois vous voilà réunis!

(*Mélidore, monté sur le sommet d'un rocher, se précipite dans la mer en s'écriant:*)

Je la vois! Amour, sois mon guide.

JULE.

Oh! comme il pâlissoit quand je lui faisois voir,
Dans l'épaisse nuit, son amante,
Sans forces, sans secours, parmi les flots errante,
En proie à la tempête, ainsi qu'au désespoir!
Mais cette amante, ah dieux! cette amante est Phrosine,
Phrosine, mon unique sœur!
Quels cris ont retenti jusqu'au fond de mon cœur?
Ceux de la sœur que j'assassine!
Jule, Jule, c'est toi qui lui ravis le jour;
Et pour quel crime encor? elle aime:
Interroge-toi bien, Jule; rentre en toi-même:
Est-ce bien toi qui vois un crime dans l'amour?
Ah! quelle tardive lumière

A porté dans mon ame et le jour et l'effroi?
Est-il rien, sur la terre entière,
De plus exécrable que moi ?
Tous les crimes unis, n'égalent pas mon crime;
Et tu me laisse respirer !
Ciel ! ah ! comme il te venge, innocente victime:
Je ne puis pas mourir, je ne puis pas pleurer !

AIR.

Nature! à ton désordre extrême,
Oui, je reconnois ta fureur;
Mais tu me fais moins d'horreur,
Que je ne m'en fais à moi-même.
D'un objet de honte et d'effroi,
Ciel vengeur, délivres la terre:
Ciel vengeur, anéantis-moi,
Écrase-moi de ton tonnerre.
Mais non, refuse-moi la mort:
Vivre est la peine de mon crime.
Si tu daignois finir mon sort,
Les remords perdroient leur victime.
En vain j'y voudrois échapper;
Déjà mon supplice commence;
Dieux! je succombe à ma souffrance,
Tu n'as pas besoin de frapper.

SCÈNE VI.

JULE, LE CHŒUR. (*l'orage redouble.*)

LE CHŒUR.

En vain nous voulons échapper
Aux traits de feu que le ciel lance.
Sur qui doit tomber ta vengeance?
Dieu puissant, qui veux-tu frapper?

(*La foudre tombe, fait écrouler dans la mer le rocher qui ferme la scène, et laisse voir un rocher plus éloigné auquel Mélidore est suspendu d'un bras, de l'autre il soutient Phrosine évanouie. La vague vient battre contre son corps. Un second coup de tonnerre enflamme la barque de Jule.*)

SCENE VII.

Les précédens, MELIDORE, PHROSINE.

MÉLIDORE.

O qui que vous soyez, sauvez, sauvez Phrosine!

JULE.

Dieux, je puis encor la sauver!

(*Jule, aidé du chœur, se précipite vers Phrosine, la reçoit des bras de Mélidore, qui tombe aussi-tôt de lassitude dans la mer, d'où Jule le retire aussi.*)

JULE.

Tu n'as donc pas permis, ô justice divine!
Que mon crime pût s'achever!
Phrosine, ouvrez les yeux.

PHROSINE.

Mélidore.... Ah! barbare!

JULE.

Ma sœur....

PHROSINE.

Mon frère, toi, toi, mon persécuteur!
Ma bouche ici te le déclare:
Je n'eus jamais de frère, et tu n'as plus de sœur.

JULE.

Elle est trop juste, hélas! la fureur qui t'anime.
Je ne prétends pas la fléchir:
Ni mes pleurs, ni mon repentir,
Ne peuvent effacer mon crime.
J'avouerai plus encor. Touché de tant d'amour,
Oubliant sa blessure et son orgueil extrême,
Aimar a pardonné! Jule fut, en ce jour,
Plus cruel que l'orgueil lui-même.
Pour vous épargner plus d'horreur,
De tant d'atrocité ne cherchez pas la cause.
Soyez unis. Votre bonheur
Est la peine que je m'impose.

PHROSINE.

Croirai-je à ce retour?

JULE, *à genoux.*

De sa sincérité,
Que mon repentir vous assure:
Expiez mes forfaits, mon cœur vous en conjure.
Coupable envers l'amour, envers l'égalité,
J'outragai deux fois la nature.

MÉLIDORE.

Phrosine....

PHROSINE.

Je t'entends... Jule, relevez-vous:
Ne songeons qu'au moment prospère
Qui vient de me rendre un époux,
Et me fait retrouver un frère.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Le ciel s'éclaircit sur nos têtes.
Sur l'onde où régnaient les tempêtes,
Le calme renaît à son tour.
Ne perdons jamais l'espérance.
Souvent le jour de la souffrance
Est la veille d'un heureux jour.
Il est un terme pour la peine,
Il est un terme pour la haine ;
Qu'il n'en soit pas pour notre amour.

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE.